

Flash

3^{ème} ANNEE *Journal des Etudiants du Constantinois* Numéro 16
1957

A Monsieur JOIRE, nouveau proviseur du Lycée d'Aumale, et à Monsieur LEPHEVRE, nouveau principal du Collège moderne de garçons, FLASH et ses amis présentent leurs meilleurs souhaits de bienvenue, et les prient d'agréer leurs sentiments respectueux.

SOMMAIRE

Notre double page

« Vacances » ... p. 2 et 3

Nos reportages :

Ciné Club J. M. F.
U. P. Festival de l'Art
d'Avant-Garde ... p. 4

Une nouvelle inédite :

Le Rouquin ... p. 5

Le dessin de Guy ... p. 6

et nos rubriques habituelles

BON AN, MAL AN...

FLASH a la discrète satisfaction de vous faire remarquer qu'il inaugure par ce N° sa troisième année d'existence. Le petit canard qu'on condamnait allègrement à une mort prématurée a supporté victorieusement l'épreuve du temps, et apporte un démenti narquois à tous ceux qui se disposaient à l'ensevelir dans le linceul de leur scepticisme railleur.

Flash en est arrivé là parce que, finalement, il a suscité une foule d'attachements et de bonnes volontés. Les équipes se disloquent chaque année, hélas. Mais, chaque année, aussi, elles se reconstituent — spontanément — Les uns partent, les autres arrivent. Telle est la condition de Flash. Chaque année, il repart pratiquement à zéro, avec des figures nouvelles qui doivent faire leur apprentissage en deux temps, trois mouvements, pour pouvoir faire tourner le journal.

Il ne manquera pas d'esprits malveillants pour dire que, dans de telles conditions, jamais Flash ne sera autre chose qu'une tentative, qu'il n'arrivera jamais à être un journal potable, et qu'en conséquence, il n'a pas d'intérêt.

C'est un fait que Flash sera toujours une tentative d'Etudiants. S'il prenait du métier, ce ne serait plus un journal d'Etudiants. Plus tard, en d'autres canards, les apprentis journalistes de Flash pourront mettre au point leur technique.

Pour nous l'intérêt de ce renouvellement continu, c'est de mettre de la variété dans l'allure générale de Flash. Il y a eu un style 1955, un style 1956, il y aura un style 1957, certainement ! Cela corres-

mes qui se posent en cette année : absence de loisirs, besoin d'une culture extra-livresque, formation du jugement personnel, connaissance des réalisations d'ailleurs, et cette recherche d'un optimisme qui nous manque tellement !

En ce premier numéro, Flash lance un nouvel appel à tous ceux qui ont quelque chose à dire et à faire savoir. Il réaffirme qu'il n'est la propriété d'aucun groupe fermé, et que tout le monde peut y trouver un coin de colonne pour y exprimer sa bile ou son enthousiasme. Ni classique, ni moderne, ni confessionnel, ni laïque, ni masculin, ni féminin, mais journal d'Etudiants, où les Etudiants, parce qu'ils sont Etudiants, sont chez eux.

Telles que je les ai vécues...

Les II^{mes} Chorales de Vaison-la-Romaine

Les II^{mes} Chorales, festival de la jeunesse, de la joie et du chant choral, se sont déroulées du 4 au 12 août à Vaison-la-Romaine.

Quelques 3.000 jeunes, Français et étrangers, se sont retrouvés là, sous la direction de César Geoffrey, fondateur du mouvement international « A Cœur Joie ».

Maintenant, ami lecteur, je vais t'entraîner, ou essayer de le faire, à travers ces huit jours inoubliables que nous ont réservés les Chorales...

Vaison-la-Romaine, petite ville de Provence, avec son ciel bleu et ses cyprès, est en fête. Tu découvres à ton arrivée une atmosphère vibrante, une atmosphère de kermesse : les rues pavoisées, les grands panneaux « A Cœur Joie », et là-haut, sur le fier château de Comtes de Toulouse, le drapeau des Chorales qui claque dans le mistral...

A la fin de l'après-midi, tout

le monde est là. La circulation se fait plus dense, la place diminue le long des trottoirs, les visages qui défilent se font plus familiers...

Visages ombrés par le grand chapeau, visages hâlés qui affichent les vacances déjà passées... Visages reconnus furtivement, visages rieurs... Visages d'A Cœur Joie... Tu oublies ta timidité et tu te mêles aux groupes joyeux... Tu n'es pas long à comprendre que le moindre prétexte est bon pour entamer un beau chœur ou un chant populaire au coin d'une rue ou près d'une fontaine. Le soir, un fleuve bariolé monte vers le théâtre... Piétine... S'engouffre... C'est la première veillée, notre veillée puisqu'il n'y a que nous. La nuit s'empil de chants, de rires, de braves.

La journée du lendemain, à part l'ouverture officielle des Cho-

(Suite page 6)

LES « PREMIÈRE ANNÉE » des CAVES!

Nous voici débarqués à Paris pour commencer nos études supérieures. Oui, Monsieur, nous sommes étudiants ! Notre profession, Madame : Etudiants ! Nous sommes fiers, on entre en fac le 3 novembre, l'avenir semble plein de promesses.

Nous allons déchanter.

Nous voici donc débarqués à Paris et il nous faut trouver une chambre, une piaule, disent-ils. Provisoirement, on s'installe dans un hôtel de tourisme. C'est cher, bien sûr. Mais, pour quelque temps, on peut s'en permettre le luxe.

C'est fou, ce qu'il y a comme Constantinois à Paris, surtout dans le quartier Latin. Le décor a changé, mais les acteurs, que dis-je, les acteurs, les figurants, sont presque les mêmes.

« Tiens, Jean-Claude, que fais-tu

On fait 100 mètres, on tourne. — Ce cher Jacques, toi aussi à Paris ?

— Oui !

— Tu vas faire du droit ?

— Non, je préfère dentaire, mais, pour le moment, je cherche une piaule.

On rit nerveusement.

— Si nous allions boire un pot ?

— Impossible, je dois voir Pierre ?

— Il est là, lui aussi ?

— Oui, il cherche une piaule, et vous, que faites-vous ?

— On cherche une piaule !

Angoisse générale.

Premier quartier : 10 hôtels, 3 particuliers : COMPLET.

Deuxième quartier: Tiens, un hôtel avec chambre au mois ! 20.000 fr. par mois, et quelles chambres !

Une nouvelle inédite :

Le Rouquin p. 5

Le dessin de Guy p. 6

et nos rubriques habituelles.

Flash est publié sous la seule responsabilité de son comité de rédaction. Celui-ci est donc juge de la valeur et de l'opportunité des articles qu'il reçoit. Et, s'engageant pour ses correspondants il ne peut accepter que les articles signés, même si leur auteur ne désire pas voir son nom dans nos colonnes.

FLASH

Le numéro 30 fr.
Abonnement scolaire : 250 fr.
Abonnement de soutien à partir de 500 fr.

Tous les abonnements doivent être adressés à Monsieur Henri Manfredi, 17, rue Danrémont, Constantine. Tél. 40-67. CCP : 1037-14 Alger.

Prrière de bien vouloir adresser toute correspondance à l'adresse suivante :

FLASH, Journal des Etudiants du Constantinois, 4, Place Lemoine, Constantine.

ATTENTION !

Un abonnement gratuit de 1 an est offert à tout lecteur qui aura procuré 5 abonnements de soutien à 500 frs à FLASH

Loi n° 49.955 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : dès parution
Directeur gérant : Jean-Claude Héberlé
Imp. Damrémont. — CONSTANTINE

en d'autres canards, les apprentis journalistes de Flash pourront mettre au point leur technique.

Pour nous l'intérêt de ce renouvellement continu, c'est de mettre de la variété dans l'allure générale de Flash. Il y a eu un style 1955, un style 1956, il y aura un style 1957, certainement ! Cela correspond d'ailleurs à une ambiance générale de la vie scolaire qui varie d'une année à l'autre. Flash n'est autre chose que le reflet condensé du climat du monde scolaire. S'il est trop sérieux, c'est que l'ambiance est au cafard, s'il étincelle à toutes les pages, c'est qu'il y a de l'électricité dans l'air.

Si Flash renouvelle sans cesse son équipe, c'est qu'il représente le principal, sinon le seul centre d'intérêt du monde scolaire constantinois. (Non ! Messieurs ! Flash n'est attribuée aucun monopole. Il souhaite que d'autres entreprises se montent et « tiennent » sur le plan scolaire. Et il offre son appui à tous les essais de ce genre).

Mais, puisque Flash est entré dans les mœurs, puisqu'il a pénétré dans la plupart des cartables, il voudrait être l'écho de tous les vrais problèmes.

« C'est fou, ce qu'il y a comme Constantinois à Paris, surtout dans le quartier Latin. Le décor a changé, mais les acteurs, que dis-je, les acteurs, les figurants, sont presque les mêmes. »

« Tiens, Jean-Claude, que fais-tu ici ? — Moi, je vais faire mes études de droit, mais, pour le moment, je cherche une chambre, une piaule, pardon ! — C'est comme moi ! Eh bien ! on va chercher ensemble. »

« Tiens, Jean-Claude, que fais-tu ici ? — Moi, je vais faire mes études de droit, mais, pour le moment, je cherche une chambre, une piaule, pardon ! — C'est comme moi ! Eh bien ! on va chercher ensemble. »

LA NOUVELLE EQUIPE DE REDACTION

LA PROCHAINE SAISON DU CINÉ — CLUB

« Nous avons interviewé pour vous : M. Claude GRANDPERRIN.

C'est dans son bureau de la Préfecture de Constantine que M. Claude Grandperrin a eu l'obligeance de répondre à quelques questions concernant l'activité du Ciné-Club pendant la saison 1956-1957.

Le distingué animateur du Ciné-Club constantinois nous a dit notamment: « Le Ciné-Club Constantinois poursuivra, cette année encore, comme précédemment et dans les mêmes conditions la tâche qu'il s'est donnée lors de sa création, il y a huit ans : diffuser la culture cinématographique, en dehors de toutes considérations politiques et commerciales (300 fr. par mois pour un minimum de trois représentations).

« La saison, poursuit-il, débutera le 14 octobre au cinéma A.B.C. par « Le Carrosse d'Or », film en couleur de Jean Renoir, avec Anna Magnani. Puis, 21 octobre, U.P. : « Les raisins de la colère » de John Ford avec Henry Fonda ; 28 octobre, A.B.C. : « C'étaient des hommes » avec Marlon Brando et Teresa Wright.

« Ensuite, pour le reste de l'année, nous passerons les films soit à l'A.B.C., soit à l'U.P., le dimanche matin de préférence, à raison de trois par mois.

« Nous avons demandé ensuite à M. Grandperrin de nous parler de la marche des Ciné-Clubs dans le département.

« Celle-ci, nous répondit-il, se-

(Suite page 4)

« C'est fou, ce qu'il y a comme Constantinois à Paris, surtout dans le quartier Latin. Le décor a changé, mais les acteurs, que dis-je, les acteurs, les figurants, sont presque les mêmes. »

« Tiens, Jean-Claude, que fais-tu ici ?

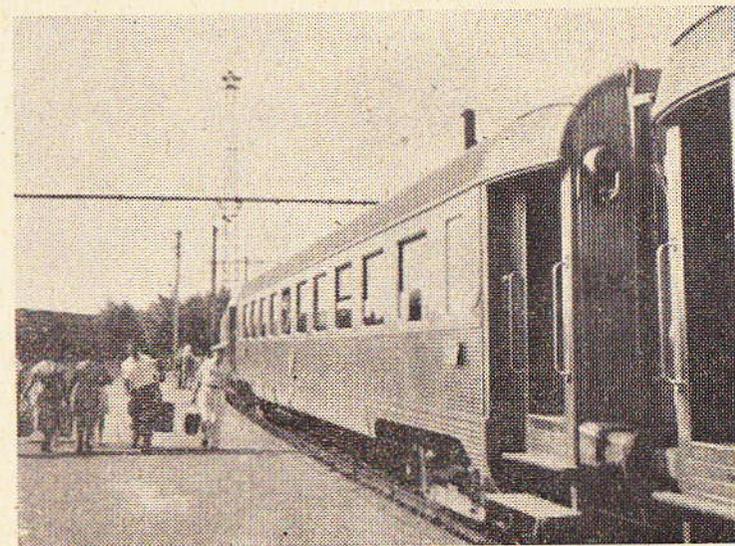
« Moi, je vais faire mes études de droit, mais, pour le moment, je cherche une chambre, une piaule, pardon !

« C'est comme moi ! Eh bien ! on va chercher ensemble. »

« On cherche une piaule ! Angoisse générale. Premier quartier : 10 hôtels, 3 particuliers : COMPLET. Deuxième quartier: Tiens, un hôtel avec chambre au mois ! 20.000 fr. par mois, et quelles chambres ! sourires et refus polis. 3^{me}, 4^{me} et 5^{me} quartiers : Rien ! Cinquième arrondissement : une croix : tout est pris. Nouvelle rencontre, nouveau copain. Il a une piaule, lui. »

(Suite page 6)

Vacances... Vacances... Vacances...



L'ALGÉRIE A St-LO

« Saint-Lô, chef-lieu de la Manche », nous apprend-on en géographie... Cette cité fut certainement l'une des plus touchées de France par la guerre. Elle est aujourd'hui l'une des plus éclatantes.

C'est le 3 juillet que 15 Algériens découvrirent cette ville fraîche et riante, respirant la joie de vivre et de travailler en paix.

La première soirée, ils n'en eurent qu'une vision fugitive, car

les pauvres étaient enfermés dans un camion à vaches qui roulait à 60 à l'heure à travers les rues de la cité normande.

Leur Q.G. n'était pas à Saint-Lô même, mais dans un petit village distant de 5 km. et qui avait le nom charmant de « Mesnil-Rouxelin ». Or nos Algériens passaient le plus clair de leur temps (quand ils ne sillonnaient pas les routes de Normandie) à « faire

(Suite page 2)

L'ALGÉRIE A St-LO

(Suite de la page 1)

Caraman » dans les artères saint-loises (c'est comme ça qu'on dit). Il y a à cela deux raisons : la première c'est que, pour aller au Mesnil, il y avait une côte assez raide de 3 km., et naturellement nos amis retardaient toujours l'instant fatidique de jouer les Bobet ; la seconde, et c'est la meilleure, c'est que les habitants de Saint-Lô les avaient aussitôt adoptés. Ils étaient d'ailleurs facilement repérables (chaussures basket, blue-jeans et chemises déboutonnées jusqu'au ventre...) mais

c'est justement cela qui les rendait si différents des autres touristes.

On les rencontrait plus spécialement aux terrasses des cafés, dégustant des « oranginas » tout en lorgnant les jolies filles, ou bien en train d'assister debout derrière une vitrine à l'arrivée d'une étape du Tour de France à la Télévision en faisant éclater leur joie... ou leur dépit par des exclamations accompagnées de gestes plus ou moins bônois ; on pouvait enfin les voir sur la grand' place, assis dans des « stock-cars » en s'entraînant pour l'avenir à être de bons chauffards.

Au bout de 4 à 5 journées à Saint-Lô, ils connaissaient à fond les monuments de la ville, églises anciennes ou modernes, les constructions hardies, la préfecture, l'hôpital, les haras... et ils pouvaient vous dire mieux que n'importe quel Normand les différences de prix et de qualité entre tous les libraires, les photographes, les disquaires, les pâtisseries, et surtout les mécaniciens (pour la réparation des vélos).

Hélas ! Tout a une fin, et le 3 août nos hommes durent quitter la Normandie et c'est avec une pointe de mélancolie qu'ils prirent le train pour Paris... et l'Algérie ; mais qu'ils soient à Constantine, à Bône ou à Alger, ils n'ont pas encore oublié et n'oublieront jamais ce Saint-Lô qui a su si vite et pour toujours les conquérir.

C.G. BENEFICE.

Vous recherchez la Qualité ?

Exclusivité | GILRO



3, rue Clemenceau | Tél. 37-10

RADIO

les yeux fermés!!

Au fil des jours...

CANCANS D'UN CAMP

1.) Premier ennui : arrivée à Marseille où, retardés par l'enregistrement des vélos, nous voyons partir tous les trains. Désespérés par ce retard et ses conséquences éventuelles : perte du bénéfice de transport des bagages, de temps, etc... nous ne savions plus où donner de la tête. Mais, et là le « mais » est recon-

jamais approcher une goutte de ce liquide.

4.) J. voulait jouer les Bobet et il s'échappa. Cependant, au bout de plusieurs kilomètres, il se décida à demander le chemin et la brave personne lui répondit « Tu te trompes, mon gars ! C'est en sens contraire qu'il faut aller ! »

LA HAGUE

Adieu, Cherbourg, triste ville que deux étoiles, récoltées en 45 par sa résistance acharnée ne réussissent pas à faire briller.

Bonjour la Hague, bout du monde, fin des terres, où l'homme, la bête et la plante ne peuvent vivre qu'en fonction de la mer, où les noms si durs à l'oreille Ecalgrain, Herqueville, Raz, Nacqueville) reflètent à merveille le caractère violent de la région, la rudesse de ses habitants, l'éternel duel qu'ils mènent contre les éléments.

La route d'Auderville serpente à travers un plateau où le vent souffle par rafales violentes, courbant l'herbe rase et les buissons épineux. Véritable décor des Hauts de Hurlevent, ce coin de terre française est hérissé de vieux blockhaus allemands, pour la plupart transformés en anémomètres. La mer apparaît (si on peut appeler mer cette vague tache verte perdue dans la brume) à la fois à droite et à gauche, donnant une impression d'isolement total. La sensation de frayeur est accrue par la teinte indéfinissable du lieu, qui tire du brun, du noir et du blanc, sans savoir au juste quelle est son origine, par la pluie fine, mais drue, qui transperce tous nos vêtements, et surtout par la quasi permanente brume qui voile tout à 100 mètres.

Nous sommes soulagés d'arriver à Auderville, car, si pittoresque qu'il fût, le spectacle de cette lande désertique n'était guère réjouissant ! Nous traversons Gourry, port minuscule, dont l'eau s'est retirée sous l'action de la marée, laissant aux bateaux couchés sur leurs flancs un air de commisération qui attire le sourire. Nous y découvrons un canot de sauvetage : il est aussitôt pris d'assaut et chacun occupe son poste ! Qu'allons-nous sauver ?

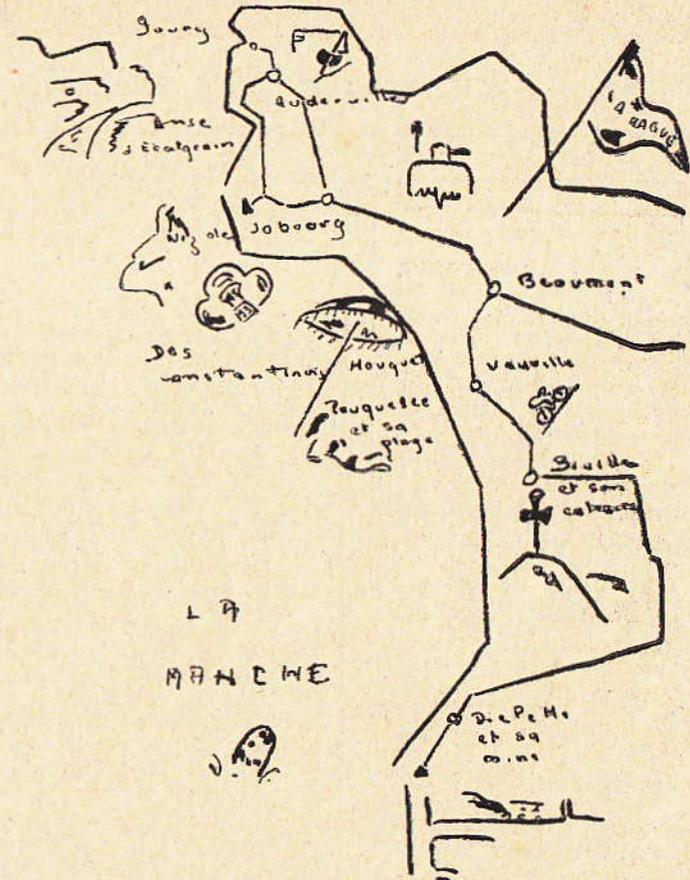
Sauvons-nous car le gardien arrive au trot !

La route de Biville est un enchantement : le soleil est de la fête et nous longeons la mer de Gourry à Jobourg. Voici l'immense grève d'Ecalgrain qui surgit à un tournant. Maintenant c'est le soleil de Nez de Jobourg qui

kilomètres de côtes qui mènent de Vauville à Biville (10 % sur le V.G.M.) (1) Qu'ils sont donc longs à monter ce soir !

Quand la nuit est tombée, nous allons nous promener aux alentours du patelin. Il y a là un très beau calvaire, une dune magnifique avec du sable encore chaud où il fait bon s'étendre, laissant ses muscles se reposer

noms défilent maintenant devant nos yeux, c'est Lessay, c'est Périers, c'est Hébécrevon. C'est une longue étape qui nous amène à Saint-Lô. Aux approches de la ville, le silence qui jusqu'alors était notre compagnon (il fallait économiser son souffle !) nous abandonne, et nos visages s'illuminent, notre joie éclate, avec des chants, des rires, des cris ! Pour-



après cette fatigante journée. Deux d'entre nous discutent à voix basse pour ne pas troubler le calme du lieu ; les autres somnolent, leur demi-sommeil traversé par des visions rapides de cette randonnée à travers la triste Hague.

quoi ce tintamarre ? Pourquoi cette exubérance ? Pourquoi ?

Parce que nous sentions que nous arrivions chez nous, parce que les Dumont, qui nous recueillent au Mesnil, ont su nous aménager le séjour avec tant de gentillesse et de bonté que leur fer-

1.) Premier ennui : arrivée à Marseille où, retardés par l'enregistrement des vélos, nous voyons partir tous les trains. Désespérés par ce retard et ses conséquences éventuelles : perte du bénéfice de transport des bagages, de temps, etc... nous ne savions plus où donner de la tête. Mais, et là le « mais » est réconfortant, un train spécial vide venant de Nice devait se rendre à Paris. Nous eûmes chacun notre demi-compartiment, récompense bien méritée.



« On n'a jamais vu ça » (air connu)

2.) Première tentation : arrêt de quelques heures à Paris avant de prendre le train pour Saint-Lô. Deux d'entre nous furent pris au piège du charme de Paris, « la plus belle ville du monde » et ils n'arrivèrent à la gare qu'à la dernière seconde, soulageant ainsi tous les autres affolés. Ils s'en tirent avec un bon coup de pied... moral de la part du responsable et ils l'avaient bien mérité.

3.) J.C. était très assoiffé à l'heure du déjeuner et il engloutit le contenu de son car. Mais un mauvais plaisant lui avait mis du vinaigre à la place du cidre. J.C. trouva la farce

jamais approcher une goutte de ce liquide.

4.) J. voulait jouer les Bobet et il s'échappa. Cependant, au bout de plusieurs kilomètres, il se décida à demander le chemin et la brave personne lui répondit « Tu te trompes, mon gars ! C'est en sens contraire qu'il faut aller ! »

5.) C'est au cours de la visite de la cathédrale de Coutances que J. éterné par l'ignorance de tout le monde, en profita pour redécouvrir la

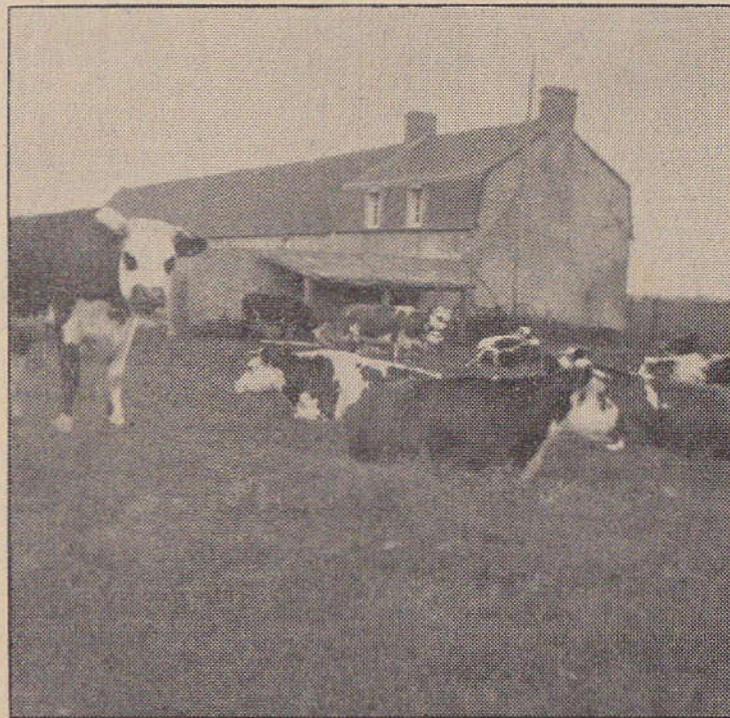
ver ?

Sauvons-nous car le gardien arrive au trot !

La route de Eville est un enchantement : le soleil est de la fête et nous longeons la mer de Goury à Jobourg. Voici l'immense grève d'Ecalgrain qui surgit à un tournant. Maintenant c'est le profil du Nez de Jobourg qui apparaît au loin. (Surprise ! Nous y découvrons des Constantinis). C'est la baie du Houquet, les galets de Pouquelée. Et, tandis que la mer envahit les plages, nous remontons tristement les trois

course. CELA NE PREND PAS LES TOURNANTS.

9.) Sujet de circonstance : Robic et Bobet ! Deux clans se formèrent : les Robicistes et les Bobétistes. Les uns aimèrent Robic pour sa hargne



Le principal personnage de Normandie...

et son mauvais caractère, et les autres aimèrent Bobet pour sa « classe ». Naturellement, personne ne démordait de ses idées et les discussions étaient houleuses. Les restaurateurs, les consommateurs, les

après cette fatigante journée. Deux d'entre nous discutent à voix basse pour ne pas troubler le calme du lieu ; les autres somnolent, leur demi-sommeil traversé par des visions rapides de cette randonnée à travers la triste Hague.

Nous marchons maintenant vers le Sud, vers Carteret et Barneville. Au passage à Diélette, une mine de fer sous-marine absorbe notre après-midi et enrichit nos connaissances. Les

quoi ce tintamarre ? Pourquoi cette exébrance ? Pourquoi ?

Parce que nous sentions que nous arrivions chez nous, parce que les Dumont, qui nous recueillent au Mesnil, ont su nous aménager le séjour avec tant de gentillesse et de bonté que leur ferme fut pour nous plus qu'un logis ! Ce fut un foyer.

J.C. CAPEFIGUE

(1) V.G.M. : Vénérable guide Michelin.

hôtés, tout le monde était consulté pour donner son opinion. Il s'en suivait même des courses « par équipe » lors des étapes. Pas d'épilogue, car le débat se poursuit.

10.) Arrivée dans une ferme de

dans un ruisseau proche pour finalement se terminer par la perte d'une paire de lunettes. Même le magnifique barrage que nous construisimes spécialement ne nous permit pas de les retrouver. C'était un Robiciste de moins pour les dernières étapes.

11.) Signe que nous faisons des efforts. P. cassa son cadre ! Sans commentaires, étant donné son poids.

12.) Opposition aussi sur la Royauté et la République ! Comme il y avait eu des morts de part et d'autre (des ancêtres, bien sûr !), on se mit d'accord sur la personne d'une Reine... de beauté.

13. Musicien du groupe, J. donnait toujours le même récital aux gens qui nous accueillèrent et qui avaient un piano. Et nous, nous manifestations toujours le même enthousiasme (au moins simulé).

14.) Dîner sur l'herbe. Les vaches, voulant sans doute être aussi aimables que les Normands, nous tinrent compagnie de très près. Si près qu'il était devenu difficile d'éviter leurs filets de bave.

15.) Même un coq voulut se distinguer et il ne trouva d'autre façon que de pénétrer à la pointe du jour dans la grange où nous dormions et de se mettre à chanter rageusement. Au bout d'un certain temps, quelqu'un se leva quand même pour faire cesser son excès de zèle !

16.) Fête à Saint-Lô. Nous en avons rapporté une vingtaine de bouteilles J.C. terrassé par le sommeil, n'en retrouva plus une seule le lendemain, à sa grande déception. Il en avait gagné 14.

Si tous les gars du monde...

UN voyage original ne peut plus être, de nos jours, accompli qu'en auto-stop. Cette formule, un peu fatigante, il est vrai, nous a permis de visiter l'Allemagne, le Danemark, la Suède et la Norvège. D'un tel voyage on revient la tête légère de paysages merveilleux, d'anecdotes curieuses, le cœur gonflé de joie... et le sac à dos de linge sale !

Pourant, ce qu'il y a de plus passionnant, c'est la découverte des autres peuples ; imaginez-vous les 2 pauvres étudiants français que nous étions, plongés dans une grande ville étrangère. Au début, tout nous semble nouveau, curieux, les gens parlent une langue étrangère et se comprennent, mais, peu à peu, nous nous apercevons que c'est nous les étrangers, que le Français qui nous semble en France si naturel n'a pas cours ici. Ah ! Cet orgueil national !

Et nous pensons alors que d'autres valeurs que les nôtres peuvent exister, et que ces valeurs sont tout aussi valables.

Les « Auberges de Jeunesse » où nous descendons chaque soir ressemblent toutes. Fatigués, nous allons directement au dortoir. Des jeunes gens y sont déjà. D'autres arrivent : ce sont des Allemands, des Français, des Suisses, des Espagnols, des Anglais, des Autrichiens. Et chaque fois, nous sympathisons facilement, car nous nous ressemblons : étudiants sans beaucoup d'argent, même esprit aventureux, et, chose curieuse, mêmes problèmes. Nous, les jeunes Français quand nous réfléchissons à notre condition, nous pensons, bien naturellement d'ailleurs, que nos problèmes sont spécifiquement français et même personnels. Cela est faux. Il n'y a pas d'un côté des Français et de l'autre des Allemands et des Italiens. Il n'y a que des jeunes qui se débattent dans les mêmes diffi-

cultés : nous sommes tous tournés vers notre avenir, nous parlons de nos examens, de leur sévérité. A quelques différences près, nous nous dirigeons dans les mêmes voies : droit, médecine, mécanique.

UN fait illustre bien cette similitude. Un soir à l'Auberge, nous assistons à la rencontre absolument gratuite d'un Suisse, d'un Français, et d'un Allemand, tous les trois étudiants en psychologie, et désirant se consacrer à l'enfance délinquante.

Partout nous avons rencontré des jeunes qui se passionnaient pour le Jazz, des amateurs de peinture, de musique et de littérature. Tous nous nous intéressons aux sports, évidemment !

Malgré cette similitude de vie et de problèmes, nous ne sommes pas identiques. Les Allemands n'ont peut-être pas la finesse française, mais une intelligence plus rationnelle. Tous les peuples latins, et de l'Europe occidentale en général ont, à des degrés d'intensité différente, les mêmes caractères : vivacité, gaieté, exubérance.

D'ailleurs le souvenir de la dernière guerre, loin d'être un facteur de dissension nous rapproche : une certaine curiosité de connaître des gens qui furent nos ennemis, un certain désir, inconscient peut-être de montrer notre bonne volonté à s'entendre, fait que nous sympathisons très vite. Pour nous, les jeunes, la guerre ;

n'est d'ailleurs qu'un souvenir d'enfance.

CELA est si vrai que les Suédois qui n'ont pas eu de guerre depuis Napoléon, sont devenus des gens égoïstes, froids, imbus de leur richesse et de leur confort : ils donnent l'impression de gens sans sensibilité, de barbares civilisés en quelque sorte. D'ailleurs leur culture a quelque chose d'antipathique dû à la grossièreté de leur civilisation. Ils ont pour idéal la « bonne entente » avec tous les pays, même au prix de la trahison : car comment appeler autrement le fait d'avoir laissé passer sur leur territoire les troupes allemandes qui écrasèrent les Norvégiens à Narvik ?

Au contraire, les Norvégiens sont beaucoup plus humains, très sympathiques. C'est un peuple francophile, un peuple rude de marins. Ils sont les descendants des fameux Vikings, dont ils sont du reste très fiers. (Les Vikings n'étaient que des pillards, mais cela, on ne peut leur dire).

L'Europe d'avant-guerre continue en ce moment sur sa lancée. Elle est divisée en ce moment. Mais nous, les jeunes, nous pouvons résister à la contamination de la haine, et faire quelque chose de neuf et d'unifié. Mais, pour cela, il faut se connaître, c'est-à-dire voyager. Plus que jamais, les voyages forment la jeunesse. Ils sont même nécessaires à la santé de notre intelligence trop souvent desséchée par un enseignement livresque. Les concepts d'ennemis héréditaires semblent révolus.

P. CLEMENTI.

ATTENTION

Etant donné l'incomparable réussite du camp de Magic Village de Pelica Fanco, et à la demande expresse d'une grande partie de nos nombreux lecteurs (2 sur 3) nous projetons, pour l'été prochain un nouveau camp basé sur une identique formule.

Voici quelques précisions que nous avons cru bon de vous donner.

1. Le camp aura lieu cette fois-ci dans le site inoubliable de la Place de la Brèche, avec une vue magnifique sur la vallée du Hamma ; des excursions sont prévues vers les hauteurs de la Préfecture et de la Mairie. Les initiés à l'alpinisme pourront même gravir les marches de la Poste. Des baignades sont également prévues à la bouche d'égoût n° 7.651. Enfin ce camp n'aura rien à envier aux précédents.

2. Les conditions d'engagement sont :

— Etre d'un âge normal. A l'encontre des autres années, des dispensés d'âge pourront être données.

— Avoir trente-deux dents disponibles dont deux régulièrement de quatre à six heures pour enlever les capsules des bouteilles de limonade.

— Etre de nationalité quelcon-

que. Les étrangers devront se munir d'un visa de leur ambassade à Constantine.

— Posséder la carte de membre du Club du Magic Village. Autrement payer les 120.000 francs d'inscription.

— Etre sensé.

3. Les personnes satisfaisant à ces très larges, (dans l'esprit des organisateurs) conditions pourront faire parvenir leur demande d'inscription (qui sera examinée par la suite) à l'adresse qui suit : SGVM, Constantine (IV).

Paiement : 3 mois : 101.001 frs (repas, baignade, location, bains de soleil, repassage, lavage non compris).

Payable au comptant : rabais 10 % en sus avec crédit.

Il est inutile de vous rappeler ici les nombreuses joies que vous ont apporté les camps passés pour espérer avoir beaucoup de gens à celui-ci.

Promenades, excursions, glissades, bronzages, mariages, etc...

Vous trouverez tout cela en venant nombreux au camp du Magic Village, Place de la Brèche, Constantine.

N.B. ... La traversée du Rhumel ainsi que le déplacement en trolley reste à votre entier loisir.

★ DE TOUT ★

14. RUE CLEMENCEAU. — Tél. : 43-81

Confection - Chemiserie - Layette

— GROS ET DÉTAIL —

Une expérience...

CYCLOTOURISME

L'ÉTÉ TELLE QUE LE HIVER

Une expérience...

CYCLOTOURISME

Ceux à qui j'avais parlé de mon projet avaient souri : faire seul 2.000 kms en pays étrangers, en 10 jours ? Impossible ! Exactement comme la naissance de Flash avait fait sourire les sceptiques !

Pourtant Flash en est à sa troisième année, et point par point, mon projet est devenu réalité. J'ai vu Genève, Interlaken, Lindau, Saint-Gall, Munich, Innsbruck, Saint-Moritz, Martigny. J'ai parcouru des plaines, des plateaux, des montagnes. Combien de lacs n'ai-je pas longés, depuis les grands lacs de Genève et Côme, jusqu'aux minuscules joyaux de Zug et Saint-Moritz. J'ai fait la Jaün Pass, Brunig Pass, le Grand Saint-Bernard, et combien d'autres cols. Que de beaux pays n'ai-je pas traversés !

Certes, voilà un beau bilan. Mais ce qui est le plus intéressant, c'est l'expérience que représente ce voyage en tant que promenade accomplie seul et relativement vite. Inutile de préciser qu'avant de

partir, j'avais fait un entraînement méthodique et poussé dans les cols les plus difficiles des Alpes. C'est indispensable pour tenir, pendant 10 jours, l'allure de 200 kilomètres quotidiens.

Ensuite, du point de vue financier — car cela compte aussi — tous les jeunes de 14 à 25 ans peuvent loger à l'Auberge de jeunesse. Certains pays exigent une carte que l'on peut se procurer à l'Office du tourisme le plus proche. Les prix sont modique, entre 50 et 100 frs. On y couche sur la dure, mais on n'a jamais froid. Cet organisme international permet de voyager à peu de frais. Tous les extras déduits, ma ballade m'est revenue à 3.000 francs.

Il faut dire que j'étais bien équipé au départ : conserves, nescafé, réchaud à méta ; peu encombrant et pratique. Il est absolument indispensable de manger chaud au moins une fois par jour.

Plusieurs camarades m'ont demandé si je n'aurais pas préféré

emmener un copain. Tout compte fait : non ! On rencontre des Français partout. Et lorsqu'on est deux cyclistes : les fatigues et les arrêts de l'un handicapent l'autre.

Bref, je n'ai plus qu'un désir : recommencer l'an prochain.

Philippe DELATTE

Vous la connaissez peut-être

☆ Ça se passe chez le toubib où Pierrot et sa femme sont en consultation... le docteur sort de la pièce l'air soucieux et prenant Pierrot à part, il lui dit : « Vous savez, Monsieur, je trouve que votre femme n'est vraiment pas bien » — Oh ! Je sais, répondit Pierrot en souriant — mais elle est tellement riche.



Confection - Chemiserie - Layette

— GROS ET DÉTAIL —

L'ITALIE TELLE QUE JE L'AI VUE

Août 1956 a été pour l'Italie un mois d'épreuve, car elle a été prise d'assaut par des millions de touristes : Français, Anglais, Allemands, Suisses, Autrichiens et Américains.

L'Italie est, en effet, depuis quelques années, très à la mode. Il ne suffit plus d'aller en France, il faut aller en Italie.

Et ses habitants, conscients de l'importance du tourisme, s'efforcent de plaire au « client ». Les hôtels sont très bons, les gens sont gais et serviables, et on mange bien. De plus, comme le touriste qui se rend en ce pays en a une idée assez conventionnelle, se résumant à ces trois mots : Pizza, Farniente, Canzone, toujours dans leur souci de ne pas décevoir l'étranger, les autochtones cherchent à ne pas le décevoir. Et c'est ainsi que les Milanais, les Florentins, les Romains, les Napolitains, se voient obligés de changer de mode de vie pendant l'été, puisque les visiteurs semblent n'avoir nullement l'intention de voir le véritable visage de l'Italie, mais seulement de retrouver l'image qu'ils s'en sont faite.

Pour s'en apercevoir, il suffit de regarder un groupe de Français visitant une église, par exemple. L'un d'eux tient un guide bleu à la main et lit l'explication de tel tableau, que les autres regardent hâtivement, avant de passer à un autre, pour voir si ce tableau correspond bien à la description qui en est faite dans le livre. Ils vont voir tel monument ou telle statue parce qu'il « faut » les voir.

Il serait impardonnable d'être passé à Milan, par exemple, sans avoir vu la célèbre « Cène » de Léonard de Vinci à Sainte-Marie-des-Grâces, même si vous n'avez pas trouvé, vous, pauvre profane, en votre for intérieur,

que cette fresque méritât cet éloge.

Ainsi les Ruines de l'Antiquité romaine, les palais de la Renaissance, les églises, et les musées rapportent chaque année plus de 500 milliards de lires, somme qui couvre en partie le déficit de la balance commerciale du pays.

On se fait une idée assez fautive, généralement, de l'Italien. Pour beaucoup de gens, un Italien est un homme qui mange des « spaghetti », de la « Pizza », et des « gelati », qui aime bien le « dolce farniente », et chante tout le long du jour des « Canzoni ».

En réalité, l'opinion italienne est passionnée surtout par le « Lascia o Roddopea », c'est-à-dire le jeu du « quitte ou double » français. C'est l'événement capital de la semaine, qui a lieu le jeudi de 9 heures à 10 heures du soir. Les rues se vident, la circulation s'arrête ; tout le monde est à cette heure devant un poste de télévision, soit chez soi, soit au café.

C'est qu'on peut devenir millionnaire pour peu qu'on sache répondre aux questions posées, ainsi un médecin, qui s'était montré féru de philatélie, gagna 3 millions de lires.

Et le rêve de l'Italien, c'est de devenir millionnaire, d'avoir beaucoup d'argent pour faire « Belle figura », car la mode est très tyrannique en Italie, pour avoir une Vespa, désir de l'ouvrier, ou une Fiat, songe de la jeunesse bourgeoise.

Il semble donc que l'Italie soit assez différente en réalité, de l'idée que l'on s'en fait généralement, que c'est un pays comme les autres, avec ses beautés et ses peines, mais elle garde quand même son principal charme : son accueil chaleureux.

Jean CLEMENTI



Reportages Flash... Reportages Flash... Reporta

LE PREMIER FESTIVAL MONDIAL DE L'ART D'AVANT-GARDE

La première quinzaine d'août a vu se dérouler à Marseille le premier festival mondial de l'Art d'avant-garde.

Cette réunion de jeunes prétentieux et ridicules avait pour cadre le toit — terrasse de la « Cité-Radiieuse » au Prado, encombré d'objets hétéroclites déjà plus ou moins en ruines. Réunion de jeunes « prétentieux et ridicules » dis-je parce que ces artistes s'imaginent qu'on les a attendus pour savoir ce que sont la musique, la peinture, l'architecture, la sculpture ou le théâtre.

Les malheureux qui s'aventurèrent dans ce guet-apens — il faut dire qu'ils furent rares — eurent droit d'abord à une exposition de peinture et de sculpture, organisée par les « Tachistes » et les « Spatiaux dynamiques » de la Nouvelle Ecole de Paris formée, paraît-il par des génies méconnus.

Et si, après avoir regardé pendant cinq bonnes minutes un de ces chefs-d'œuvre, vous aviez le mauvais goût de demander ce que « ça » représentait, un homme genre « Bohème » vous répondait : « C'est à moi que vous posez cette question ? Mais vous ne sentez donc rien ? Regardez cette profondeur, cette beauté ! Ça ne vous suggère rien ?... » Après une telle explication, vous aviez tout compris.

La peinture « figurative » n'était pas celle où l'on entre de plain-pied, une conférence servirait d'introduction. Notre orateur avait, par mégarde, mélangé ses notes et s'en excusa. Précaution inutile, car personne sans doute, ne s'en serait aperçu ! Il ressortit de ces paroles que le dieu de notre cicerone était Joseph Prud'homme : « La peinture doit produire et non reproduire ». Vérité sublime ! ou encore : « La peinture est un système de for-

mes et de couleurs et la sculpture, un système de volume ». Ça, je ne l'aurais jamais deviné tout seul, par exemple.

Sur quoi on fut admis à s'extasier devant les graphismes informels, les « métallisations », les coups de truelle, les tableaux transformables que chacun peut modifier à son goût, ou à son dégoût ; et enfin, sur le « nec plus ultra » du modernisme : la « Proposition monochrome », c'est-à-dire, vous l'avez deviné, mais vous n'y auriez jamais pensé, une surface peinte — uniformément — de la même couleur.

Puis le compte de l'architecture fut réglé par quelques formules lapidaires et définitives, telles que, par exemple : « Faire de l'architecture est un acte grave ». Certes ! et surtout pour les victimes !

On passa ensuite au théâtre, pas n'importe lequel bien sûr, non celui traditionnel, vous n'y pensez pas, mais un théâtre « réinventé », à la hauteur de notre époque, permettant l'interprétation du visuel et du sonore.

Ainsi le dialogue y est renouvelé, la durée, elle, est « désintégrée », c'est normal à l'heure atomique ; le sujet est une « poésie de l'infirmité » unissant le sa-

cré au burlesque, et approchant de l'introspection et de l'abstrait.

Nul n'ignore que seuls quelques attardés apprécient encore la musique tonale. En effet, notre siècle étant « la plus grande époque de rupture » en est à la musique sérieuse, triomphant dans l'enregistrement sur bandes.

Certes, le chef-d'œuvre est encore à naître dans ce domaine, mais on nous a quand même régala de quelques morceaux de musique concrète : bulles sonores, coup de gong, vrombissements, cloches, bouteilles volant en éclats.

Mais c'est au danseur-robot qu'il appartient de conclure en apothéose ce festival. « Cypse », c'est le nom de cet aimable assemblage ambulante de pièces d'acier et de duraluminium, possède un cerveau qui lui permet les plus gracieuses évolutions ; le bleu l'excite et le transforme en derviche tourneur ; le rouge le calme et le mue en statue de sel ; le silence l'affole et le vacarme l'apaise ; l'obscurité lui donne le vertige, la lumière la plus violente l'endort. Le monde à l'envers, enfin.

C'est donc sur cette apothéose de danse future que nous avons quitté ce festival de l'« Art d'avant-garde », fort déçus en vérité, et ma petite sœur me fit remarquer qu'elle en faisait tout autant que ces peintres lorsqu'elle prenait un pinceau et qu'elle gribouillait mes livres, ou que ces musiciens lorsqu'elle cassait une pile d'assiettes en mettant la table.

LA PROCHAINE SAISON du Ciné-Club

(Suite de la page 1)

ra assez perturbée par le manque de « débatteurs qualifiés ».

En effet les débatteurs ne se remplacent pas aussi facilement qu'on le croit généralement. Ils ne suffisent pas d'une connaissance livresque seulement, pour discuter un film. Il faut l'avoir vu personnellement pour s'en faire une idée exacte, et pouvoir en parler ensuite en public. Et cela ne s'acquiert vraiment qu'au bout de plusieurs années.

Dans l'ensemble, 50 % des filiales provinciales reprendront en octobre.



Notre aimable interlocuteur nous entretint, à notre prière, du programme que le Ciné-Club offrira prochainement à ses adhérents :

« Accentuant l'effort entrepris, nous présenterons aux spectateurs un choix de films internationaux, groupés en périodes ».

Dans cet ordre d'idées, nous pourrions voir sur l'écran de l'A. B. C., le dimanche matin, les films suivants, dont nous rendrons compte à nos lecteurs régulièrement :

De grandes œuvres datant de 1936, telles que :

LE ROMAN DE MARGUERITE GAUTIER, avec Greta Garbo, ROMEO ET JULIETTE, le chef-d'œuvre de Shakespeare, de Georges Cukor.

Des courts métrages : VICTOIRE SUR L'ANNAPURNA, de Maurice Herzog.

OISEAUX AQUATIQUES, de Walt Disney.

LE GRAND CONCERT, LE TOUR DU MONDE DE SADKO.

Les Italiens nous offriront : EUROPE 51, de Rossellini, SCIUSCIA, de Vittorio de Sica, films nous retraçant les conditions misérables et tragiques qu'a occasionnées la guerre de 1939-1945.

MIRACLE A MILAN, film amer de Vittorio de Sica également.

Parmi les films français, retenir surtout :

LETTRE D'AMOUR, GIGI, avec J. Audry, d'après le livre célèbre de Colette.

Ceux qui aiment les films américains et les films de boxe sont « servis à souhait » :

LILI (Charles Walters), QUAND LA VILLE DORT, LES ENSORCELES, LA CAPTIVE AUX YEUX CLAIRS.

Et pour les sportifs, deux films de boxe, nous dévoilant tous les dessous d'un combat :

NOUS AVONS GAGNE CE SOIR, de Wise.

LE CHAMPION, de Marc Robson.

Signalons enfin quelques films espagnols (Comicos, Racine) un film suédois, grand prix du festival de Cannes 1955 : ORDET, et deux films allemands : LA BALLADE BERLINOISE, et le RENNE BLANC.

Pour compléter l'intérêt des films passés, le Ciné-Club met à la disposition de ses abonnés une bibliothèque de prêt gratuit, comportant 300 volumes environ, dont certains ont été adaptés à l'écran.

Monsieur Grandperrin nous dit enfin, que le comité du Ciné-Club constantinois ayant pour président M. le proviseur du Lycée de garçons, pour vice-présidents, Madame Bartollet et M. Mazia, et M. Grandperrin lui-même pour secrétaire général a

notre critique était Joseph Friaud homme : « La peinture doit produire et non reproduire ». Vérité sublime ! ou encore : « La peinture est un système de for-

celle de la durée, elle est « désintégrée », c'est normal à l'heure atomique ; le sujet est une « poésie de l'infirmité » unissant le sa-

le prenait un pinceau et qu'en gribouillait mes livres, ou que ces musiciens lorsqu'elle cassait une pile d'assiettes en mettant la table.

Les Jeunesses Musicales de France

Un bruit alarmant avait couru ces derniers temps à Constantine : « les J.M.F. ne reprendront pas cette année ».

Nous sommes donc allés voir M. Mifsud, pour savoir si ce bruit était fondé. Il n'en est rien, heureusement, tout au moins pour Constantine.

« Les J.M.F., nous a dit M. Mifsud, reprendront leurs activités cette année comme par le passé, en dépit des temps troublés actuels à Constantine, ainsi que dans toutes les villes du département desservies par l'aviation, car ce mouvement poursuit un but purement désintéressé et profondément humain, qui échappe par son essence à toutes les convulsions ».

« Pour les centres qui ne bénéficient pas d'escaliers aériennes — elles sont peu nombreuses — a poursuivi M. Mifsud, le problème est différent. Les artistes J.M.F. ne peuvent malheureusement pas s'y rendre du fait de l'insécurité des routes. Cependant nos adhérents se constituent en « clubs de disques », où ils pourront suivre notre programme musical grâce à des conférences enregistrées sur disques souples envoyées de Paris.



Les auditeurs constantinois pourront donc entendre cette année :

En novembre : « La création chorégraphique » où ils surprendront Igor Tosca, en plein travail de composition, puisqu'un court ballet sera réglé devant eux, sur une musique de leur choix.

En décembre : « La jeunesse d'un compositeur », avec A. M. Fontaine au piano.

En janvier : « Tableau de voyage du musicien et du poète » avec les Bass' Harmonistes, quatuor vocal et piano, et « Le violoncelle », avec Bernard Michelin.

En février : « Trio piano-flûte-violoncelle » avec Jacqueline Schweitzer, Ch. Larde et J. Lamy.

En mars : « Dialogue sur la Mélodie française » avec J. Tournaire.

Ce programme à lui tout seul, a conclu M. Mifsud, dément les faux bruits qui ont pu courir ces derniers temps et montre la ferme résolution des J.M.F. de ne pas abandonner leur mission culturelle et de résister à tous les heurts possibles.

Certains de toujours offrir

- le meilleur prix
- à qualité égale

Les Magasins du Globe
remboursent la différence des prix

à toute personne qui trouverait à meilleur marché dans un autre magasin un article identique à celui qu'elle aura acheté.

Aux Magasins du Globe

— DU CHOIX
— DE LA QUALITE
— DES PRIX

Les yeux fermés j'achète tout
- Aux Magasins du Globe -

1936, telles que :
LE ROMAN DE MARGUERITE GAUTIER, avec Greta Garbo,
ROMEO ET JULIETTE, le chef-d'œuvre de Shakespeare, de Georges Cukor.

Des courts métrages :
VICTOIRE SUR L'ANNAPURNA, de Maurice Herzog.
OISEAUX AQUATIQUES, de Walt Disney.

LE GRAND MELIES, de Georges Granju.

Un festival d'humour anglais, avec :

LE CANARD ATOMIQUE,
LE CAVALIER CARTON,
MA FEMME EST UNE SOCIÉTÉ.

Dans le cadre international figureront des films soviétiques : tels que

Monique de prêt gratis, comportant 300 volumes environ, dont certains ont été adaptés à l'écran. Monsieur Grandperrin nous dit enfin, que le comité du Ciné-Club constantinois ayant pour président M. le proviseur du Lycée de garçons, pour vice-présidents, Madame Bartollet et M. Mazia, et M. Grandperrin lui-même pour secrétaire général a décidé de réserver à chaque séance 30 places pour les soldats convalescents choisis par la Croix-Rouge.

Nous félicitons donc bien vivement le Ciné-Club pour cette heureuse initiative, et nous remercions M. Grandperrin d'avoir bien voulu nous entretenir de la saison Ciné-Club 1956-1957.

Les reporters de service.

A l'Université Populaire

Parmi les divers groupements et associations existant à Constantine, qui s'efforcent de distraire la population, il en est un trop souvent ignoré du public et qui mérite pourtant une plus grande attention par la qualité et la diversité de son programme : c'est « l'Université Populaire », qui, sous l'initiative de son secrétaire général, M. Chauliac, se propose comme son nom l'indique, d'instruire le plus grand nombre de gens sur les sujets les plus variés.

« Une conférence par semaine, le mercredi soir de préférence, à 18 h. 15, un cercle d'étude et une sortie par mois, telle est la ligne d'ensemble, agrémentée de quelques séances de cinéma et de quelques concerts, que suivra l'U.P. pendant la saison 56-57 », nous a dit M. Chauliac.

Nous ne pouvons donc donner à nos lecteurs un plan précis des activités 1956-1957 ; mais nous nous bornerons à indiquer les thèmes déjà traités dans ce cadre : « L'enfance délinquante », par M. Pageaux ; les vieilles chansons françaises par M. Alessandri ; signalons la causerie de l'adjudant Vilain sur le parachutisme, intitulée « de l'empereur de Chine jusqu'à Colette Duval » qui aura drainé à l'U.P. les nombreux adeptes de ce sport.

Monsieur Chauliac nous a signalé sans en préciser la date la venue de quelques grands conférenciers, comme M. le Recteur d'Académie d'Alger, qui viendra solennellement installer à Constantine la nouvelle Faculté de Droit première et seconde année, et comme M. Jacques Soustelle, qui nous entretiendra de « la Civilisation des Incas ».

En conclusion le Secrétaire général de l'U.P. a insisté sur la variété des branches qu'abordera cet organisme cet hiver :

côté théorique avec conférences et cercles d'études ;
côté pratique, avec visite d'une raffinerie ou de l'Usine à gaz ;
côté musical, avec les concerts donnés par le Plectre ;
côté cinématographique, avec quelques séances de cinéma.
Nous tenons à remercier M. Chauliac pour son amabilité et nous espérons que l'U.P. aura cette année auprès du public un accueil digne de son mérite.

LE ROUQUIN

Nouvelle inédite

ON l'appelait « l'Rouquin ». Il avait pourtant les cheveux noirs comme l'encre qui tachait son tablier, et la peau, aussi blanche que son âme de gosse.

Il avait douze ans. Un « bleu », disaient les autres. C'était en effet sa première année d'internat. On l'avait vu arriver, au soir de la rentrée saucissonnée dans un manteau trop étroit et trop court, traînant derrière lui une valise qui faisait deux fois son poids. Le « pion » de service l'avait abandonné devant la porte du dortoir en lui disant : « C'est là, cherchez votre place et installez-vous ». Et il s'était avancé là, au milieu des « autres », avec l'impression d'enfoncer dans la vase. « Il ne faut pas qu'ils voient que j'ai peur »...



conter ça. Il n'était pas difficile de deviner qu'il s'agissait de sa sœur : ils se ressemblaient tellement, n'étaient la taille et la couleur des cheveux. Car elle était rousse.

Il comprit aussi, et très vite, que ce serait là un sujet de plaisanterie magnifique pour les autres. Et que le grand serait l'ennemi. Ce grand, taillé en athlète, mais au visage boutonneux d'adolescent poussé trop vite. Ce grand qui se faisait appeler Jim. Parce que ça faisait bien. Parce que ça faisait dur. Mais qui, en réalité, s'appelait Ernest : c'était écrit en gros caractères malhabiles à l'intérieur de la porte de son armoire, et entouré d'un cœur percé d'une flèche. Au-dessous du cœur, une photo de Marilyn Monroe.

Les autres... Les autres marchaient avec Jim parce qu'il le craignaient.

★
★ ★

ELLE, la Frangine, comme ils l'avaient surnommée — ils n'aimaient pas se fatiguer à chercher des noms. Ils étaient paresseux jusque dans leurs jeux — elle venait le chercher chaque dimanche, le « sortir », comme ils disaient. Elle était toujours à l'heure. C'était comme un renouveau dans la « boîte » depuis qu'elle venait ainsi, régulièrement, montrer son visage d'enfant rousse. Et les parents d'élèves qui, comme elle, attendaient qu'on ouvre la porte, la laissaient passer la pre-

Et, bravement, il serra les dents et alla vers le plus grand, qu'il croyait être un autre pion : « M'sieur le Surveillant »... Le reste de sa phrase fut englouti parmi les rires moqueurs, et il fit connaissance avec le polochon, matraque diabolique pour qui sait le manier. M'sieur le Surveillant

— Elle te sort demain ?

Et tout le monde riait encore, sans savoir pourquoi, car, certains s'en rendaient bien compte, il n'y avait pas là matière à rire, de ce rire de potache qui vous secoue un bonhomme des sourcils au nombril, et qui le fait se taper sur les cuisses.

Lui ne répondait jamais, et son silence et sa tête (là il aurait mérité son surnom, rouge qu'il était depuis la cravate jusqu'à la racine des cheveux) faisaient encore rire les autres.

Alors Jim, tout en enfilant sa veste de pyjama, qu'il portait directement sur sa peau brune, pour mieux faire admirer ses pectoraux, lançait à la cantonnade, du fond du dortoir :

— Un de ces jours, c'est moi qui la sortirai, ta sœur !

Et les autres riaient encore.

Et lui, le Rouquin, finissait par haïr ce rire, par ne plus supporter d'entendre rire quelqu'un. Quand un prof riait, en classe, d'une ânerie d'élève, il crispait les mâchoires, tellement fort qu'il entendait le sang battre contre ses tempes.

★
★ ★

ET le dimanche, tout le monde enfilait une jovialité un peu bourrue avec le costume neuf. On étalait une pochette sur la veste et sur le visage un sourire. On se piquait au jeu. On faisait assaut d'élégance et de politesses. Pour s'entraîner.

★
★ ★

ET le trimestre s'effiloçait ainsi, de semaine en semaine, de dimanche en dimanche. Une seule fois elle ne vint pas. Du moins on crut qu'elle ne viendrait pas. Tout le monde s'agitait. Le concierge, malgré le froid, s'agrippait le front

ce garçon. Oh ! pas de ces chouchoutages, de ces niaiseries dont tous avaient horreur ! Pas de « mon petit chou », pas de « mon petit rat » ! Non. Seulement une façon de le regarder, de lui parler, de lui sourire, de le prendre par la main pour partir, elle, à peine plus grande que lui...

★
★ ★

UN jour Jim avait tenté de l'aborder dans la rue. Il l'avait rencontrée par le plus grand des hasards, car, c'était un fait reconnu, elle ne sortait pas. On ne l'avait jamais aperçue dans un magasin, un cinéma, un bureau, un bal, un tram, jamais croisée dans la rue. Jamais. C'était l'énigme.

Jim avait donc tenté... Il s'était avancé, guindé dans son costume — c'était un dimanche — et, tout en mordillant sa moustache naissante, comme pour mieux la faire remarquer, il avait essayé de bredouiller un quelconque : « B... Bonjour Mademoiselle... » Mais elle l'avait tenu à distance, simplement, par un sourire plein, à la fois, d'une fermeté et d'une douceur désarmantes.

Le Rouquin ne sut jamais pourquoi, ce soir-là, au dortoir, Jim avait mis tant de hargne à le cingler de ses sarcasmes les plus virulents. Il se vengeait à sa manière. Dartelle serrait les dents, à son habitude, et tâchait de ne pas entendre. Il avait ses tactiques. Tactiques de gosse, mais qui réussissaient, au moins pendant un bout de temps. Il y en avait une qu'il affectionnait particulièrement : il ajoutait la syllabe « ra » à chacun des mots que prononçait Jim. Par exemple, lorsque Jim lui disait : « tu n'es qu'un petit souillon » (il ommettait d'ailleurs régulièrement la cédille), le Rouquin entendait : « Tu-ra n'es-ra qu'un-ra petti-ra... » et il enchaînait men-

cette fois forcé la note. Sa tête de gosse se mit à bouillonner et, tandis que les larmes lui montaient aux yeux, il balança son poing de toutes ses forces sur le visage de Jim. Déséquilibré, Jim chancela, vite remis sur pieds par ceux qui montaient derrière.

Mais le pion avait surpris la scène. Déjà il les séparait, et notait leurs noms sur son calepin. Et il ne les lâcha plus des yeux jusqu'à ce qu'ils dorment tous deux. Jim avait eu le temps de mâchonner en passant : « Tu perds rien pour attendre. On verra la suite !... »

★
★ ★

IL n'y eut pas de suite. Le lendemain, comme chaque matin, les internes se jetèrent sur le journal local qu'un externe leur passait furtivement en entrant. Et ils virent...

Ils virent une photo de la Frangine. Et un gros titre. L'article expliquait que Mademoiselle Dartelle, qui venait de raccompagner son frère au collège, avait été heurtée par l'auto d'un chauffard et que, transportée dans une clinique, elle y était morte dans la nuit sans avoir pu prononcer un autre mot que : « Jean ».

★
★ ★

C'EST ainsi qu'il apprirent que Dartelle se prénommaient Jean. Car presque tous l'ignoraient.

Et depuis ce jour, il n'y a plus de Rouquin. On l'appelle Jean, simplement.

Et dans la bouche de ces garçons, ce nom a un goût amer. Comme un goût de faute...

Jean-Claude HEBERLE.

Et, bravement, il serra les dents et alla vers le plus grand, qu'il croyait être un autre pion : « M'sieur le Surveillant »... Le reste de sa phrase fut englouti parmi les rires moqueurs, et il fit connaissance avec le polochon, matraque diabolique pour qui sait la manier. M'sieur le Surveillant n'était qu'un élève, un ancien, un vieux, un qui est « à la coule ». Et qui lui balançait son polochon sur la tête en criant : « D'abord, ici y a pas de surveillant, ça existe pas. Y a des pions, et c'est marre. Et moi j'suis pas pion. J' m'en voudrais ! » Et, en manière de conclusion : « Cette année, les bleus sont encore plus c... que l'année passée ! » C'était dans la bouche des anciens, la phrase rituelle de la rentrée. Répétée tous les ans depuis des décades, cette phrase, si on l'avait crue, aurait donné des doutes sur la valeur de la promotion de cette année-là...

★ ★

B IEN qu'il y eût cinquante gars dans le dortoir, sans compter le pion, il eut l'impression, ce soir-là, de dormir tout seul, dans une salle immense et vide. Et il passa une bonne heure à se demander pourquoi les autres l'avaient surnommé « l'Rouquin », comme ça, dès le premier soir. Il se promit de s'examiner dès le lendemain pour savoir s'il ne lui était pas poussé des taches de rousseur... Puis il se laissa submerger par les cauchemars.

★ ★

L e comprit le lendemain, au réveil. A peine le pion avait-il crié : « Debout là-dedans ! » que le grand de la veille s'approcha de lui et, le cheveu encore hirsute et l'haleine mauvaise, lui cria dans la figure :

— Et ta sœur ? »

Ce qui fit rire tout le monde. Puis il « vira » son lit. Le pion n'avait rien vu.

Lui comprit qu'un élève avait dû le voir rentrer la veille au soir, accompagné jusqu'à l'entrée par sa sœur, qui portait sa valise. Et que cet élève s'était empressé de ra-

cher dans leurs jeux — elle venait le chercher chaque dimanche, le « sortir », comme ils disaient. Elle était toujours à l'heure. C'était comme un renouveau dans la « boîte » depuis qu'elle venait ainsi, régulièrement, montrer son visage d'enfant rousse. Et les parents d'élèves qui, comme elle, attendaient qu'on ouvre la porte, la laissaient passer la première. Le colonel — correspondant de l'élève Lareste, un fils d'officier — tortillait sa moustache blanche en passant derrière elle.

Elle avait seize ans. Peut-être dix-sept. Même le concierge changeait. Il se rasait tous les dimanches, et arborait la petite rosette rouge au revers de la veste. Et il devenait plus aimable. Même les pions changeaient : « Monsieur Dartelle, on vous demande au parloir ! » Monsieur Dartelle, c'était son nom du dimanche.

Pendant la semaine, tout le monde reprenait sa queue de chaque jour. La barbe du concierge repoussait, il s'en moquait bien, et traînait en pantoufles.

Pendant la semaine, les pions l'appelaient le Rouquin, comme faisaient les élèves. L'un d'eux, même, lui demanda un soir, à l'étude :

— Portez-vous des bas ?

— ? ? ! Des bas ? Non, M'sieur. Pourquoi ?

— Parce que... votre nom... Jar-telle...

— Mais, M'sieur, j' m'appelle Dartelle, Dartelle, avec un D, comme Danton !

— Et insolent avec ça !

Toute l'étude riait, riait. Le pion avait l'air très fier de son mot. Et lui se rendait compte qu'il est difficile de s'empêcher de pleurer quand il y a cinquante bonshommes autour qui rient, avec la bénédiction du pion.

★ ★

L e samedi soir, d'un accord tacite, on affectait de l'ignorer. Comme pour se faire pardonner par elle.

Sauf quelques grands qui lui disaient : « Et ta sœur ? » La vieille plaisanterie avait toujours autant de succès. Quand tout le monde avait fini de rire, l'un d'eux ajoutait !

E T le trimestre s'effiloçait ainsi, de semaine en semaine, de dimanche en dimanche. Une seule fois elle ne vint pas. Du moins on crut qu'elle ne viendrait pas. Tout le monde s'agitait. Le concierge, malgré le froid, s'épongeait le front en faisant les cent pas dans sa loge, tout congestionné par une chemise neuve. Les pions s'étaient petit à petit groupés au parloir et fumaient nerveusement, en surveillant le pli de leur pantalon beaucoup plus que leurs élèves. Certains internes n'étaient pas sortis, soupçonant un événement. Et ils guignaient la porte d'entrée à travers la grille de la

pendant un bout de temps. Il y en avait une qu'il affectionnait particulièrement : il ajoutait la syllabe « ra » à chacun des mots que prononçait Jim. Par exemple, lorsque Jim lui disait : « tu n'es qu'un petit souillon » (il ommettait d'ailleurs régulièrement la cédille), le Rouquin entendait : « Tu-ra n'es-ra qu'un-ra petit'ra... » et il enchaînait mentalement : ... de l'Opéra ». Et il riait en-dedans. Et cette façon innocente de se moquer de Jim colmatait un peu ses blessures.

★ ★

L e trimestre tirait à sa fin. Il ne restait plus que deux dimanches. Tous les élèves étaient énervés, et



cour. Mais personne n' « en » parlait. On n'osait pas. Seul le Rouquin, assis tranquillement dans un coin de la cour, sur un banc, emmitoufflé dans son manteau trop court, semblait ne se faire aucun souci. Et c'était bien cela qui était le plus intrigant.

Et puis non. Elle arriva, comme d'habitude. Simplement en retard. Et toute rose d'avoir couru. Et plus rayonnante aussi. Du moins leurs yeux la trouvaient plus rayonnante. Un pion empressé lui offrit une chaise (elle était essoufflée) qu'elle refusa d'un gentil sourire.

— Monsieur Dartelle, au parloir !

Elle signa et s'en fut en compagnie du Rouquin. Pendant que tous se regardaient en chiens de faïence.

Il n'était pas nécessaire d'être de vin pour comprendre qu'elle adorait

l'administration, qu'une pénurie de locaux et de professeurs préoccupait beaucoup, n'était pas à toucher avec des pincettes. Les punitions s'abattaient sur tout le monde, mais avec plus de régularité sur le Rouquin. Toutefois personne ne le consignait, chacun craignant trop de rater son dimanche.

L'avant-dernier dimanche venait de se terminer, les élèves montaient au dortoir. Jim plus excité que jamais et qui empestait l'alcool, rattrapa le Rouquin dans les escaliers, lui glissa son souffle puant dans le cou, et dans l'oreille : « Dimanche prochain, ta frangine, je m'l'envoie. T'as compris, l'Rouquin ? »

Non, il n'avait pas compris. Il avait seulement senti que quelque chose n'allait plus, que Jim avait

de Rouquin. On l'appelle Jean, simplement.

Et dans la bouche de ces garçons, ce nom a un goût amer. Comme un goût de faute...

Jean-Claude HEBERLE.

LES LIVRES

Le choix de FLASH

Rappel : LE CHANT DE L'EQUIPAGE ;

Le Quai des Brumes ;

La Tradition de Minuit ; de Pierre Mac Orlan, Editions Gallimard.

Nouveautés :

LA CHUTE, par Albert Camus, Editions Gallimard, 390 Fr.

« Camus ne croit pas au Royaume de Dieu comme Bernanos ou Simone Weil. Mais il interdit à la République des hommes d'en proposer un simulacre ».

MEMOIRES DE GUERRE, par W. Churchill, Editions Plon, 1500 Fr. T. I. Naissance d'une nation...

« Contribution favorable à l'unité du monde ».

MEMOIRES DE GUERRE. L'UNITE, 1942-1944, par Ch. de Gaulle. Plon, 1350 Fr.

« Contre l'ennemi, malgré les alliés ».

LES CARNETS DE MARIE-CHANTAL par Jacques Chazot, Hachette, 450 Fr.

« Marie-Chantal est d'une étoffe qui aurait intéressé Molière ».

UNE FAMILLE DE CHASSEURS INDIENS, par Jaime de Angulo, Stock 750 Fr.

« On prête l'oreille pour entendre une de ces histoires du temps où les animaux étaient des hommes ».

DESCENDS, MOISE, par William Faulkner, Gallimard, 650 Fr.

« Peut-être le chef-d'œuvre de Faulkner ».

TOUTS CES OUVRAGES SONT EN VENTE A LA LIBRAIRIE

CHAPELLE

1, Place d'Orléans et

15, Rue Rohault de Fleury, Constantine

Téléphone : 21-01

« LES CAVES »

(Suite de la page 1)

— Allez à l'Office des Etudiants, on vous en trouvera une ! »

On croit déjà l'avoir, on y va en vitesse.

— Alors, vous êtes en première année. Vous auriez pu venir plus tôt ! Ah ! vous n'êtes pas d'ici !

— Evidemment, puisqu'on cherche une chambre !

Il nous laisse tomber un moment pour converser avec un dénommé Victor qui l'a interpellé de cette façon : « Salut, Gégé, et ma chambre ? »

— J'ai ce qu'il te faut, vieux ! 6.000 balles par mois, rue de Vaugirard.

— Au poil ! C'est bien comme chambre ?

— Pas mal, pas mal !

Il revient vers nous :

— Alors vous êtes en première année ? On peut vous en trouver une (sourire de notre part), vers le mois de décembre, à la porte de Clignancourt ou à Auteuil, mais pas moins de 12.000 francs par mois.

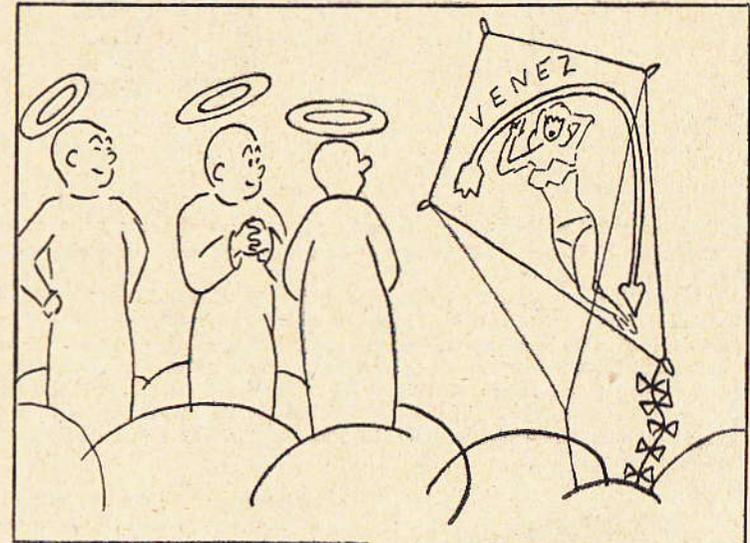
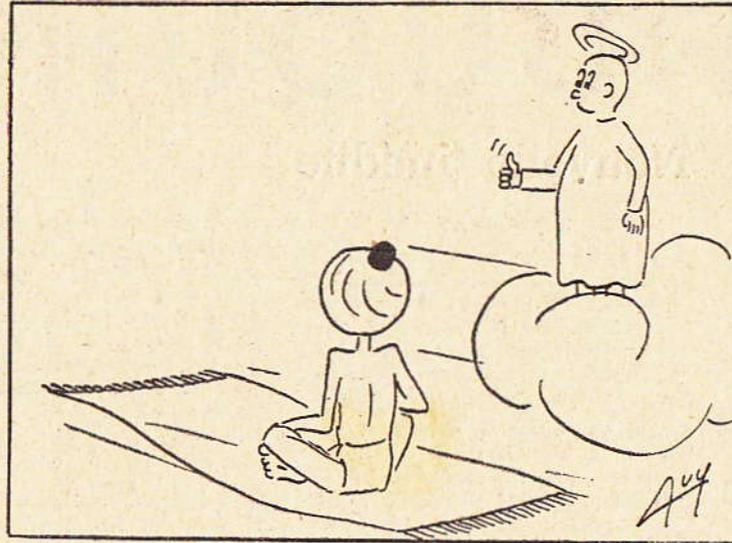
— Mais Gégé, pourtant !...

— Gégé, lui, est en 3^{me} année... ! Ça fait trois mois qu'il court après

sa chambre. Il est affranchi !

On laisse notre nom, notre adresse provisoire, et notre sourire. On rapporte des désillusions, une grimace de déception, et le sentiment qu'on n'est pas affranchi, qu'on est des « CAVES ». Demain, il y aura de nouvelles rencontres, de nouveaux copains, de nouveaux quartiers d'explorés, de nouveaux Gégés qui trouveront une chambre. Et nous ? Nous, on se moque de nous. On est des « 1^{re} année », des CAVES.

Guy SULTAN



LES II^{mes} CHORALIES

(Suite de la page 1)

ralies, est la journée type du festival.

L'ouverture officielle ! Les choristes affluent de tous les côtés : les vagues déferlent de la cathédrale à la place Monfort, et chaque flot nouveau se noie dans un remous bigarré. Tout le monde est en place, et Monsieur Desplans, maire de Vaison, nous accueille officiellement dans sa ville.

César Geoffrey lui succède, et nous redit sa joie de chanter et de retrouver ses nombreux amis. « Amité, liberté, par vous l'avenir sera plus beau ».

Le matin, tu te rends au théâtre, pour la répétition du « Bala-din du Monde », la Cantate des Choralies ; vient ensuite l'atelier... Tu l'as choisi, en délaissant 69 autres aussi passionnants, (musique, danse, peinture, géographie...). Ensuite, le repas, pris sous les platanes de la Villasse. Le soir, tu es libre... Libre d'aller te reposer, mais c'est, à mon avis, la solution la plus bête... Libre d'aller te baigner à la piscine de Nyons... Libre d'assister aux « petits concerts » donnés dans les différents points de la ville. Tu y entends de la guitare, avec l'excellent artiste Lavie-Fernandez, d'Alger, de la flûte, de la harpe,

chorales françaises et étrangères, des orchestres, et tu participes presque toujours à cette veillée par des chants. Et dans tous ces chants, cette joie, cette allégresse du grand événement : la soirée romaine.

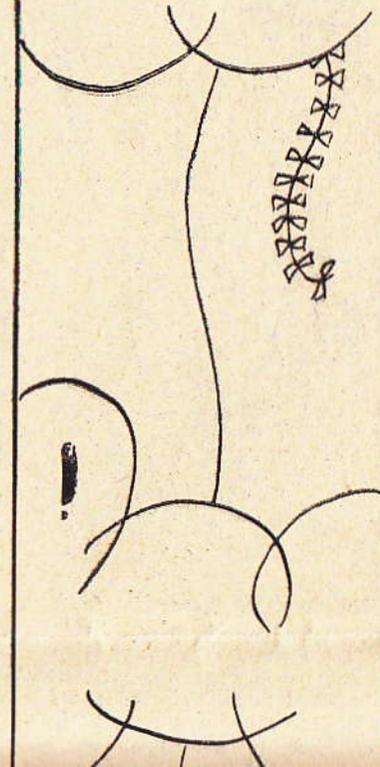
La grandeur de Rome a revécu en ce soir du 2 août.

Tous, choristes, Vaisonnais, touristes, ont oublié l'époque moderne de l'aéronautique pour revenir aux premiers temps de l'antique Vaison.

Comme les autres, tu as passé ton après-midi à préparer ton costume... ; à l'entendre dire : Oh ! je n'ai plus rien de ce que vous me demandez... C'est qu'il s'habillent tous, peuchère, ils s'habillent tous !...

Enfin, après beaucoup de courses, te voilà centurion, notable, Empereur, (pourquoi pas ?) esclave, ou alors, noble dame ou Gauloise...

Pendant toute cette soirée, tu te promèneras dans les avenues bordées de maisons aux belles mosaïques... tu assistes au défilé des armées romaines, scandé par des « dextre, dextre, très énergiques, tu salues l'empereur, rutilant, dans son char, par les cris de « Ave, César... tu es parmi la foule que haranguent les soldats romains, et tu ris de leur gros rire... Tu assistes à un procès, à un



FLASHES SUR LE MONDE SCOLAIRE

★ A BAS L'ORTHOGRAPHE.

Dans une certaine section d'une certaine académie, à l'occasion d'une version anglaise au bachot (1^{re} partie), sur 96 candidats, 32 écrivirent : « Je pris et j'enroulais », et 12 : « Je pris et j'enroula ». Et 18 candidats (sur 72) écrivirent : « Je fut ». L'orthographe est vraiment une notion « dépassée » !

★ PREPAREZ DES POSITIONS DE REPLI !

Sur 100 élèves entrant en 6^{me}, 20 seulement deviennent bacheliers complets. Les autres s'égarèrent en cours de route ou capotèrent à l'arrivée. Mais les jeunes de 6^{me} ont toujours la ressource de dire que la statistique est une des formes du mensonge.

★ ET L'ON RECLAME DES SCIENTIFIQUES !

Sur 100 élèves, 5 sont en A, 15 en B, 10 en C, et 70 en Moderne (chiffres de 1956). En 1949, ils se répartissaient ainsi : 10 en A, 22 en B, 13 en C, 55 en Moderne. Devant de tels chiffres

★ **PREPAREZ DES POSITIONS DE REPLI !**
 Sur 100 élèves entrant en 6^{me}, 20 seulement deviennent bacheliers complets. Les autres s'égarèrent en cours de route ou capotèrent à l'arrivée. Mais les jeunes de 6^{me} ont toujours la ressource de dire que la statistique est une des formes du mensonge.

★ **ET L'ON RECLAME DES SCIENTIFIQUES !**

Sur 100 élèves, 5 sont en A, 15 en B, 10 en C, et 70 en Moderne (chiffres de 1956). En 1949, ils se répartissaient ainsi : 10 en A, 22 en B, 13 en C. 55 en Moderne. Devant de tels chiffres, il devient inutile de défendre l'intérêt des humanités gréco-latines. Elles deviendront, comme le sanscrit ou le punique, l'exclusivité des conservateurs de musée.

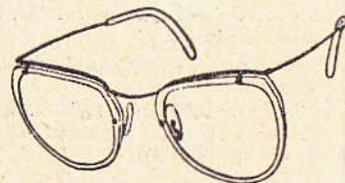
★ **NOTRE VIEILLE EUROPE A TOUT DE MEME DU BON !**

En U.R.S.S., ce n'est que depuis le 1^{er} septembre que la gratuité de l'enseignement est établie dans l'enseignement secondaire, jusqu'ici, il fallait payer pour s'inscrire dans les trois dernières classes.

De même cette année verra s'ouvrir les 285 premiers internats qui aient jamais existé en U.R.S.S. Jusqu'ici, les élèves logeaient chez l'habitant.

★ **AUX U.S.A. ON N'A PAS TOUT A GOGO !**

Il manque en effet 700.000 salles de classe, et 750.000 instituteurs et professeurs. Un professeur d'université gagne moins qu'un mécanicien de chemin de fer, un instituteur, moins qu'un ouvrier de l'automobile. 46 % des écoles secondaires n'enseignent pas les langues étrangères, 23 % n'enseignent pas la physique ou la chimie, 24 % manquent totalement de professeur de géométrie. Voilà au moins un domaine où les Français n'ont rien à envier aux Américains !



Demain comme hier
 une lunette

Ch. Santraille

demeure synonyme de

PRÉCISION - CONFORT - ÉLÉGANCE

par son matériel ultra-moderne
 ses techniques scientifiques
 son choix considérable en verres et montures

La Première et la plus importante Maison d'Optique du département.

Jumelles - Compas - Boussoles - Baromètres - Loupes
Instruments d'optique des Meilleures Marques

Tél. : 42-38 — 2, Rue de la Concorde, 2 — C.C.P. 141.34

sous les platanes de la villa... Le soir, tu es libre... Libre d'aller te reposer, mais c'est, à mon avis, la solution la plus bête... Libre d'aller te baigner à la piscine de Nyons... Libre d'assister aux « petits concerts » donnés dans les différents points de la ville. Tu y entends de la guitare, avec l'excellent artiste Lavie-Fernandez, d'Alger, de la flûte, de la harpe, de l'orgue, des negro-spirituels, avec les compagnons du Jourdain, cinq gars si sympa...

Tu peux aller aux conférences, si instructives, de René Déroutille, ou visiter une exposition de peinture ou de sculpture. Tu dégustes des glaces, place Monfort, ou encore (que de choses), tu visites le château, la ville moyen-âgeuse, ou la ville romaine... A 6 heures, la place Monfort est encore envahie par le flot bigarré. C'est l'heure du chant sur la place, où tous, chanteurs, Vaisonnais et touristes, chantons ensemble, sous la direction de César ou de Godfried Wolters. C qu'il peut être sympathique, ce Godfried, chef de la chorale de Hambourg, avec son mauvais français et son merveilleux talent !...

Parfois, nous sommes réunis sur la place pour des danses populaires. Je me souviendrai longtemps de ce grand diable de Roussillon-nais qui nous apprenait sa « Cerdanne » !...

Après dîner, la veillée nous réunit toujours au théâtre antique. Tu y entends beaucoup de

te promèneras dans les avenues bordées de maisons aux belles mosaïques... tu assistes au défilé des armées romaines, scandé par des « dextre, dextre, très énergiques, tu salues l'empereur, rutilant, dans son char, par les cris de « Ave, César... tu es parmi la foule que haranguent les soldats romains, et tu ris de leur gros rire... Tu assistes à un procès, à un combat de gladiateurs, à la vente de ravissantes esclaves... et tu parles latin, toi aussi, même si tu viens de moderne, en ajoutant des us et des a partout.

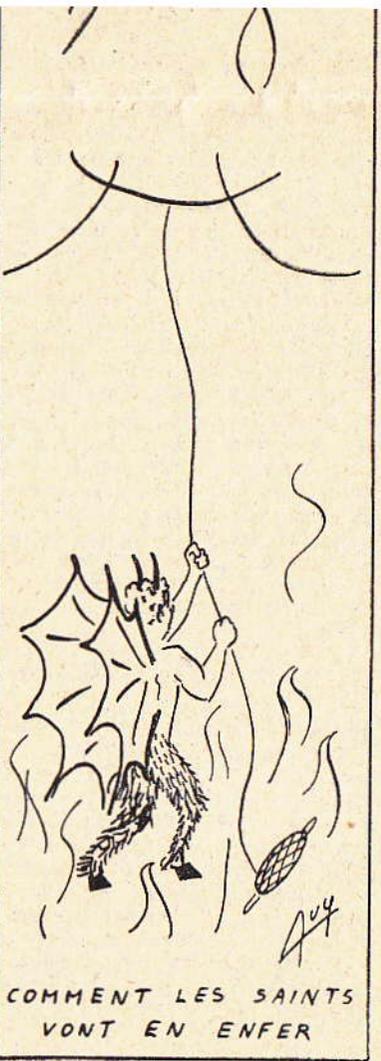
Après deux heures au moins de cette vie pleinement romaine, la magnifique veillée nous réunit au théâtre. Veillée inoubliable, où le théâtre renaît de ses cendres !...

Mais tout a une fin hélas... Et notre dernière veillée, où nous présentons le Baladin du monde, peut être une belle veillée, ce n'en est pas moins une veillée d'adieu. Je crois qu'on s'en souviendra, de ce Baladin, une œuvre riche, mais dure, pour qui sait combien l'art est difficile.

Ou que tu sois, connu ou inconnu, j'aurais voulu te faire connaître cette ambiance des Chorales.

Pas ici de Marie-Chantal, ou de gars de la surprise-partie de chez Lily, mais une jeunesse saine, une jeunesse franche, une jeunesse vibrante, unie dans un même idéal : celui de l'amitié.

F. LIORT.



COMMENT LES SAINTS VONT EN ENFER

LES ARTISTES EN VACANCES
ou histoire de fou en 3 épisodes

1^{er} épisode : LE DEPART EN AUTO.

Sophie démarrait. Par esprit de contradiction Pierre freinait. C'est pourquoi Jean se marrait. Belle journée en perspective, car, tandis que Jean criait : Suzy, de l'air ! n'empêche que Daniel gèle, hein !

2^{me} épisode : LES AUTRES MARCHAIENT A PIED.

Charles traînait. Toujours par esprit de contradiction, Pierre court. Sans s'enfaire, Alphonse allait. Derrière Errol flâne, mais on voit toujours Yves montant avec Jean-Pierre au mont. Au loin dans une voiture à cheval, Edith

piaffe. Du haut de la colline, Georges guette Harry.

3^{me} épisode : LE REPAS.

Henri Vidal et Manégat naturellement plantent la tente, pour manger. Jean Servait tandis que Simone s'ignorait, Fernande, elle, leur criait, complètement saouïe : « Gaby, mors-les ». Charles saoul, lui aussi, bat son Pierre qui ne court plus. Repu, lui Mouloud git, tandis que Diana dort. Pour la vaisselle, deux adversaires irréductibles : Michel surnommé Eau-Claire, contre Grégory surnommé Paic. Aspergée. Jeanne ruisselle. Même les chiens s'y mettaient. Dario le gros boule-

dogue mord Eno aux cris de « Gaby Mors-les ». Fernand, lui, toujours grave, gravait, tandis que Georges aidait Fred à s'taire pour ressembler à Fernand le doux. Odette, au bord des larmes, sous l'effet du bon vin, disait avec un fort accent algérien : Jean Marc : T'i beau !

Tout ça se termina par un mariage car Luis marie Anno avec Robert l'amoureux, devant Philippe le maire. Mais Georges eut le maire, parce que Rita avorte.

Signé Fauto Coppie.